

de larmoyer sur le sort de nos compatriotes pendant cette saison rigoureuse et qu'il met le lecteur étranger sous l'impression que nos hivers canadiens sont des calamités.

“A la Hache” est un hymne à la mentalité joyeuse, courageuse et fière de notre race, puisqu'il est reconnu que nos gens savent accomplir toutes les tâches, même les plus rudes, le sourire aux lèvres, en badinant et en défiant les obstacles les plus insurmontables.

Maria Chapdelaine a été la grande préoccupation de Louis Hémon et il en a fait une héroïne, muette si vous voulez, mais fort intéressante quand même, parce qu'elle a su résister aux attrait d'un tentateur qui voulait l'entraîner hors de la Province.

Adolphe Nantel esquisse bien, lui aussi, un roman, dans son livre, mais ce roman ou cette histoire de la “fille à Valade”, comme il l'appelle, et de Philias L'Épicier, ne constitue, à bien dire, qu'un détail au milieu des nombreuses pages de description qu'il nous donne de la vie des bûcherons et de la vie, tout simplement, dans la forêt.

Si une troisième édition ne devait pas être tirée de ce volume, avec certaines corrections, nous aurions fait des réserves, car Adolphe Nantel nous a donné, dans certaines pages de son livre, quelques photographies un peu trop réalistes, et qu'il eut fallu retoucher avant de les jeter en pâture à tout venant. Est-ce à dire aussi qu'il faille approuver sans restriction la phraséologie hachée de l'auteur, certaines expressions risquées et l'emploi de termes ou d'épithètes impropres? Non, mais il ne faut pas chicaner l'auteur pour si peu, car ce sont là des vétilles, dirais-je, qui peuvent facilement être corrigées. Je n'admets pas non plus que l'on groupe dans une page toutes les fautes de mauvais langage que l'on peut entendre pendant un an dans un camp de bois rond. Encore sur ce point, Adolphe Nantel a exagéré, mais de nouveau, je le répète, ce sont là des vétilles qu'il peut corriger dans une troisième édition. Alors, mais alors seulement, son livre pourra être lu par tout le monde.

G.-E. MARQUIS.

## LE MAL EST EN NOUS

Par Joseph S. Blais.

La croisade de refrancisation de la publicité, entreprise par la Société des Arts, Sciences et Lettres, poursuit son cours.

En quoi peut-elle se rattacher au domaine économique?

Notre campagne n'est pas essentiellement et uniquement esthétique. “Embellissons nos demeures sans les défigurer”, est une belle devise. Elle ne touchera quelques-uns de nos compatriotes, que si cette pensée se cristallise à travers les mailles de leur bourse.

Et encore...

Mais, pour certains esprits réfléchis qui s'appliquent à soulever le voile sonore des phrases et à regarder derrière le rideau, il y a plus.

Les adhésions qui nous sont venues de la part des sociétés soeurs, les lettres de personnages éminents, les opinions exprimées par la presse, enfin, les idées qui s'agitent autour de nous et qui s'expriment en actions, telle cette assemblée de jeunes patriotes tenue à Montréal dernièrement, sont autant de manifestations indiquant que le peuple est en proie à un malaise qui se traduit par un soubresaut de patriotisme. Notre campagne n'a pas le mérite de la nouveauté; elle n'a que celui de l'opportunité, du moment psychologique. Elle a irrigué le courant d'opinion latent depuis des années et, dans le remous de nos pensées secrètes, nous cherchons aujourd'hui à distinguer notre vrai visage. Il semble que la crise a aiguisé notre sensibilité et éveillé dans nos âmes la conscience des dangers qui nous menacent. Les crises procurent le salutaire avantage de replier l'individu sur lui-même et de le mettre en face des réalités. L'homme cherche alors la source vivifiante où retremper ses défaillances, il la trouve dans une fermentation patriotique, infail- lible fontaine de Jouvence, où les peuples puisent une

force toujours nouvelle, seul soutien et reconfort de leurs vies. Des problèmes abandonnés pendant les années de prospérité sont à jour. Il n'y a pas à se leurrer, le dernier demi-siècle a été pour nous une période néfaste. Non seulement nos progrès dans le domaine intellectuel ont été presque nuls, mais encore il y a eu déchéance au point de vue matériel. La plupart des professions non productrices se sont encombrées dans le temps même où s'accomplissait la ruine d'un grand nombre de nos producteurs. La survivance française en Amérique est entourée de dangers. Menacée par des influences dont il ne faut pas parler, menacée par les anglicismes qui dénaturent notre langage, menacée par la perte de notre fierté, par notre apathie, par l'asservissement de nos âmes, par l'infiltration américaine, et au surplus par l'émancipation de nos idées en matière de morale et de religion, résistera-t-elle aux influences qui l'entourent? Des symptômes d'affaiblissement s'accusent de plus en plus parmi nous. C'est pourquoi il y a des esprits qui s'inquiètent de notre capacité de résistance à l'absorption. Conserverons-nous longtemps encore notre langue française? Si le lien fédératif qui unit les provinces se rompt sous la poussée des populations de l'Ouest quelle serait notre position dans le grand tout composite?

Il y a des signes dans le temps et dans l'espace qui nous inclinent à des réflexions profondes, et les réactions que la croisade de notre société a suscitées, démontrent que le mal est en nous et que c'est en nous qu'il faut le détruire.

Depuis la cession nous avons triomphé de dangers aussi grands que ceux d'aujourd'hui. Mais les temps ont évolué, sommes-nous préparés? L'avenir ne cesse d'être inquiétant.